

Władysław Kotwicz

Les Mongols, promoteurs de l'idée de paix universelle au début du XIII^e siècle¹

Dès l'aube du XIII^e s., Gengis-khan avait lancé au peuple mongol, soumis à son commandement, l'orgueilleux mot d'ordre, de rassembler tous les pays et les peuples de la terre en une monarchie unique. Les Mongols prêtèrent foi, que telle était la volonté du Ciel, leur Divinité suprême, qui les avait choisis pour accomplir cette oeuvre.

Et de toutes parts de la Mongolie les escadrons mongols se mirent en marche, afin de remplir leur mission, proclamant partout: «Le Ciel nous a octroyé toute la face de la terre, du levant du soleil jusqu'à son couchant. Qui se soumettra, aura vie sauve pour lui, pour ses femmes, ses enfants et ses proches. Qui refusera de se soumettre, et cherchera à résister, périra avec ses enfants, ses femmes, ses parents et ses proches»².

Il y eut peu de ceux qui obéirent et les Mongols, les regards fixés sur leur but suprême, versèrent le sang par torrents, anéantissant tout ce qui faisait obstacle à leurs manoeuvres impétueuses.

Les trois quarts de l'Eurasie tombèrent sous leur domination. Ainsi s'éleva un empire véritablement mondial, tel que les hommes n'en virent jamais ni avant, ni après. En dehors de ses limites ne restèrent que les confins: le Japon, les Indes, l'Arabie

¹ Réimprimé du recueil: *La Pologne au VI^e Congrès International des Sciences Historiques I* (Warszawa 1933), pp. 199—204.

² Труды Имп. Русск. Археол. Общ. XV (1888), p. 63; D'Ohsson, *Histoire des Mongols I* (1^{re} éd.), pp. 185—186; Revue de l'Orient Chrét. XXIII, pp. 21 — 23.

l'Égypte et encore, l'Europe Occidentale et Septentrionale, à l'ouest de la Hongrie et de la Pologne.

Dans leur empire, les Mongols firent régner l'ordre et le droit, organisèrent une administration uniforme, entreprirent l'oeuvre de reconstruction des pays en ruines, de relèvement de l'industrie et du commerce, développèrent des rapports culturels avec les territoires les plus reculés de l'ancien monde.

Leur autorité énergique fit effectivement régner, sur la plus grande surface de cet ancien monde, une vraie *Pax mongolica*¹.

Cela ne dura d'ailleurs qu'à peine la moitié d'un siècle.

Les provinces, dans lesquelles s'était divisé le nouvel empire, entrèrent en dissension les unes avec les autres; l'unité succomba lorsque s'éleva la question de l'héritage du pouvoir souverain et du partage des terres conquises.

Dès 1260, commencèrent des luttes inter-territoriales incessantes. L'ordre fut ébranlé dans l'immensité entière de l'empire.

Ce désordre se poursuivit au cours d'un demi-siècle et la situation ne laissait pas d'être menaçante pour la domination des Mongols. Il en fut ainsi jusqu'au commencement du XIV^e s., quand se trouvèrent simultanément, sur le trône impérial et sur ceux des provinces, quelques personnages éminents qui s'orientèrent dans la situation. En peu de temps ils parvinrent, en 1304, à s'entendre quant à la politique à poursuivre. L'unité fut rétablie dans l'Empire, mais sur la base d'un principe nouveau: non celui de la prédominance du centre, comme auparavant, mais celui de la confédération des territoires. L'on tomba d'accord, que la tâche la plus pressante était de restituer la paix et l'ordre à l'intérieur des provinces, et de rétablir entre elles des relations régulières.

L'on décida également de régler définitivement les rapports avec les pays limitrophes qui n'avaient pas fait partie de l'empire mongol: renonçant à l'idée de les envahir, on voulut établir avec eux une entente pacifique. Ce fut une des questions remises au jugement particulier des provinces.

¹ R. Grousset, *Histoire de l'Asie* II (1922); *Histoire de l'Extrême Orient* II (1929); W. Kotwicz, *O rolę ludów koczowniczych w historii* (Pamiętnik IV Zjazdu historyków polskich w Poznaniu, 1925), p. 15.

Tous ces plans sont peu connus de la littérature européenne, quoique, à l'époque même, l'Europe en ait été informée de bonne heure¹.

En ce temps, la partie orientale de l'Europe, y compris la Pologne, la Hongrie et les Balkans, était aux yeux des Mongols, un territoire appartenant à la Horde d'Or; quant au reste de l'Europe, c'est à dire Rome, la France, l'Angleterre et, en Afrique, l'Égypte, ils constituaient le «Hinterland» du territoire persan. Le souverain de celui-ci, le sultan Ölžeiṭu, expédia peu après, en 1305, simultanément, deux délégations, avec de propositions pacifiques, dont l'une, à l'Égypte, son ennemie la plus inflexible², et l'autre à l'Europe Occidentale (la France, l'Angleterre et probablement aussi, le Saint-Siège). Les archives françaises ont conservé l'original de la lettre remise par les envoyés d'Ölžeiṭu à Philippe IV le Bel. Elle fut retrouvée, il y a déjà un siècle, par l'illustre orientaliste français, Abel-Rémusat, qui la publia, avec un commentaire de sa plume³. La traduction du document en entier fut accomplie par un autre orientaliste, I. J. Schmidt, à Pétersbourg⁴; cette traduction servit de base aux historiens M. d'Ohsson et H. H. Howorth, pour leurs vastes travaux consacrés à l'histoire des Mongols.

L'importance de la lettre d'Ölžeiṭu, rédigée au printemps de 1305, n'a point été jusqu'ici suffisamment appréciée et l'intention de son auteur n'a pas été comprise. Par conséquent les derniers historiens, L. Cahun⁵ et R. Grousset, ne font plus mention de cette épître. La faute en revient à la traduction de Schmidt.

Cette circonstance me contraint à procéder à la révision du travail de Schmidt, à la lumière des nouvelles recherches philologiques dans le domaine des études altaïques, en prenant

¹ De Mailla, *Histoire générale de Chine* IX, pp. 482—483; D'Ohsson, *op. c.* II, p. 651; Е. Г. Грумм-Гржимайло, *Занадная Монголия и Урянхайский Край* II (1926), pp. 504—505.

² D'Ohsson, *op. c.* IV, p. 484; Howorth, *History of the Mongols* III, p. 537.

³ Mém. Acad. Inscr., VII, Paris 1822.

⁴ I. J. Schmidt, *Philologisch-kritische Zugabe zu den zwei mongolischen Briefen* (St.-Pét. 1824).

⁵ L. Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols* (Paris 1896), pp. 432—435. Cf. E. Blochet, *Introduction à l'histoire des Mongols* (1910), p. 233.

pour base une nouvelle reproduction, infiniment plus précise, de la lettre¹. Les résultats de ces recherches seront présentés ailleurs; ici je ne veux donner qu'une nouvelle traduction, qui dans plus d'un passage, diffère de la traduction surannée de Schmidt.

T r a d u c t i o n

» Nous, Sultan Ölğejtu, disons: à Iriduwerens (Roi de France):

» Vous tous sultans de peuples des Francs, pourquoi oubliez-vous que, demeurant depuis longtemps en relations amicales avec Notre noble arrière-grand-père, avec Notre noble grand-père, avec Notre noble père et Notre noble frère aîné, et pensant, comme si vous étiez près, quoique vous étiez au loin, vous vous envoyiez mutuellement des messages et des cadeaux de santé, pour vous informer de diverses nouvelles.

» Maintenant que Nous sommes monté sur le trône, Nous Nous proposons de ne pas changer les édits et les dispositions de Nos prédécesseurs, Notre noble grand-père, Notre noble père et Notre noble frère aîné, de ne pas ignorer ce qu'il était convenu avec les précédents chefs de provinces, qui possédaient une organisation achevée, mais de le garder comme chose jurée et de demeurer [avec vous] en relations plus amicales qu'auparavant et aussi de nous envoyer mutuellement nos messages.

» Nous, frères aînés et cadets, par suite des paroles perverses de sujets méchants, nous étions frappés d'un tort.

» A présent nous, Temür-χayan, Toytoya, Čabar, Toya et autres descendants de Gengis-khan, nous avons obtenu du Ciel l'inspiration et avons apaisé, grâce à la protection du Ciel, les récriminations réciproques [qui duraient] depuis 45 ans jusqu'à présent, et avons unis nos états (*ulus*), depuis la terre des Nangiyas où le soleil se lève, jusqu'à la mer de Talou et avons fait lier nos relais postaux.

» Nous nous sommes liés par la parole, que, si jamais quelqu'un de nous pense autrement (c.-à-d. intrigue), nous tous en commun nous nous défendrons contre lui.

» Maintenant, ayant pensé: comment ignorer votre usage, que vous demeuriez en relations amicales avec Notre noble grand-

¹ Prince R. Bonaparte, *Documents de l'époque mongole* (Paris 1895).

père, Notre noble père et Notre noble frère aîné, Nous vous avons envoyé Mamalaγ et Toman.

»Nous avons été informés que vous, nombreux sultans des Francs, demeurez tous en concorde entre vous. En vérité, que peut-il y avoir de meilleur que la concorde?

»Si maintenant quelqu'un ne demeurerait pas en concorde avec nous ou avec vous, alors, par la force du Ciel, nous nous défendrons en commun contre lui, que le Ciel le sache.

»Notre lettre fut écrite en l'an 704, année du serpent [1305], huitième jour de la dernière décade du premier mois d'été, quand nous étions à Aliyan«.

Ölżeitu fait allusion dans son épître aux relations qui existaient dans la seconde moitié du XIII^e s. entre ses prédécesseurs et l'Europe occidentale. Les relations étaient en effet assez animées, ayant pour but principal d'organiser des expéditions contre leur ennemi commun, l'Egypte, afin de lui arracher la Syrie et la Terre Sainte.

Ensuite Ölżeitu, monté sur le trône depuis un an à peine, résume le programme de sa politique intérieure et extérieure: conserver l'organisation du territoire, introduite par ses prédécesseurs; observer exactement les accords conclus avec les provinces auxquelles avait été laissée leur ancienne organisation, c'est à dire leur autonomie; et, enfin, consolider les relations pacifiques avec les pays voisins.

Passant à une plus vaste arène de rapports entre les états mongols, Ölżeitu constate que ces rapports qui depuis 45 ans laissaient beaucoup à désirer, venaient d'être radicalement changés et que toutes les provinces mongoles, sur tout leur espace, depuis la Chine jusqu'aux limites de l'Occident, se sont unies de nouveau en un seul organisme et se sont reliées au moyen de voies de communication. L'accord conclu entre souverains mongols, concernant une action commune contre toute intrigue, devait être une garantie de ce nouvel état de choses.

En ce qui concerne les rapports de l'empire mongol avec les Etats voisins qui avaient gardé leur indépendance en dépit du commandement de Gengis-khan, l'auteur de la lettre, loin de les exhorter, comme il était autrefois, à se soumettre aux Mongols, vante les avantages de la concorde entre les peuples. Il fait connaître que les Mongols ont été informés de la paix qui existait en Europe

occidentale, et il ajoute les mots si remarquables dans la bouche d'un Mongol: »en vérité, que peut-il y avoir de meilleur que la concorde!« Ici, il révèle le vrai motif de son message. Il tient, d'accord sans doute avec tous les autres souverains mongols, à consolider le *status quo* qui s'est formé, tant en Mongolie, qu'en dehors de ses frontières. Dans ce but, il propose d'assurer une garantie identique à celle qu'ont adoptée les Mongols dans leurs relations mutuelles: une action commune contre les violateurs de la paix. Pour témoigner de la gravité de sa proposition, Öljëitu en appelle au Ciel.

Nous voici donc devant une proposition formelle de consolider la paix sur tout l'immense espace de l'ancien monde. Une nouvelle et grande conception qui devait remplacer celle d'un siècle auparavant, celle de Gengis-khan.

Fut-elle comprise et appréciée à sa valeur, dans l'Europe de ce temps? La réponse de Philippe le Bel, ni celle, possible, du Saint-Siège, ne nous sont pas connues. En revanche, la lettre du roi d'Angleterre, Edouard II, de la fin de 1307, s'est conservée¹. Il exprime la satisfaction que lui causent l'état de choses régnant chez les Mongols et les dispositions amicales d'Öljëitu pour l'Europe; il assure qu'en effet, la paix s'établira bientôt en Europe, mais il passe complètement sous silence la proposition mongole de contribuer à une action commune contre les violateurs de la paix. Ainsi, c'était une réponse plutôt banale, preuve que la démarche des Mongols n'avait pas été traitée avec le sérieux qu'elle comportait.

Elle n'apportait pas, en effet, de résultats concrets, ce qu'il faut attribuer à deux causes principales.

Les négociations d'Öljëitu avec l'Egypte ne durent pas aboutir à une entente durable, car il se vit obligé d'envoyer en Europe, au bout de deux années à peine, une nouvelle délégation, cette fois avec le projet d'organiser une expédition militaire contre les musulmans, ce dont témoignent les réponses du même Edouard II et du pape Clément V. Ensuite, dans son propre Etat, Öljëitu fut forcé d'entreprendre une campagne, désastreuse pour lui, contre un de ses vassaux révolté.

¹ Rymer, *Foedera* (1818) II, 1, p. 8.

A la même époque commencèrent à s'altérer les bonnes relations entre les provinces mongoles. Des luttes intestines s'élevèrent et sans devenir aussi acharnées qu'autrefois, elles suffirent pourtant à détruire l'unité de l'empire mongol.

L'idée de paix universelle tomba dans l'oubli.

Mais ce que les Mongols n'oublièrent pas, de longtemps encore, ce fut l'idée d'universalité politique qui avait marqué de son empreinte leur activité, conçue sur un plan gigantesque. Timur (Tamerlan, 1370—1405) tâcha de la ressusciter à la mesure de Gengis-khan. Sans doute Babour (1525) y songeait-il, avant son expédition aux Indes, et, peut-être, aussi Esen (1439 à 1454), dans sa guerre contre les Chinois. Leurs succès politiques n'eurent toutefois plus jamais qu'un caractère local.
